



**HAL**  
open science

# Un panorama diachronique du commerce de détail dans le monde romain

Marine Lépée

► **To cite this version:**

Marine Lépée. Un panorama diachronique du commerce de détail dans le monde romain. *Journal of Roman Archaeology (JRA)*, 2020, 33, pp.723-729. 10.1017/S1047759420000379 . hal-02959497

**HAL Id: hal-02959497**

**<https://hal.science/hal-02959497v1>**

Submitted on 25 Oct 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

# Un panorama diachronique du commerce de détail dans le monde romain

Marine Lépée

STEVEN J. R. ELLIS, *THE ROMAN RETAIL REVOLUTION: THE SOCIO-ECONOMIC WORLD OF THE TABERNA* (Oxford University Press 2018). Pp. xxi + 298, figs. 82, tables 2. ISBN 978-0-19-876993-4.

Cet ouvrage permet à S. J. R. Ellis de réaliser une ambitieuse synthèse sur le commerce de détail. L'auteur souligne l'évolution du cadre et des pratiques qui lui sont associés en s'appuyant sur des données archéologiques et à travers trois moments clés décrits comme autant de "révolutions". L'auteur cherche à souligner à quel point les boutiques jouent un rôle fondamental dans les mécanismes socio-économiques romains mais aussi dans les paysages urbains, de par leur ubiquité. Il s'inscrit ainsi dans la lignée des études récentes qui ont appréhendé la *taberna* dans ses diverses réalités, commerciales et artisanales, aussi bien à Rome,<sup>1</sup> dans les cités vésuviennes,<sup>2</sup> à Ostie<sup>3</sup> ou dans les provinces.<sup>4</sup> La bibliographie très complète à la fin de l'ouvrage témoigne d'ailleurs de cette insertion dans un courant de recherche dynamique. L'originalité de son approche réside cependant dans la volonté de dépasser la synthèse de site ou régionale et de proposer une vision évolutive d'un phénomène urbain et de ses réalités archéologiques, en corrélant les informations issues d'une vaste aire géographique. Cette ambition permet à l'auteur d'appréhender les réalités du commerce de proximité aussi bien par le prisme de l'architecture, des structures fonctionnelles, de la topographie, des acteurs ou encore des réflexions sociales et économiques sous-jacentes.

L'auteur s'appuie sur un corpus imposant de 123 sites, présenté dans le chapitre introductif. Les sites italiens sont au nombre de 44 tandis que les sites répartis dans les provinces sont issus principalement d'Afrique (27) et d'Orient (22), mais aussi de Gaule (12) et dans une moindre mesure d'Hispanie (10) et de Grèce/Balkans (8). Les données archéologiques sont issues d'un travail de prospection sur le terrain et dans la documentation, mais surtout des fouilles de la Porta Stabia (Pompéi I 1 et VIII 7) qu'il dirige depuis 2005 où 20 boutiques au total ont pu être dégagées. C'est ce corpus diversifié qui sert de base à un propos oscillant entre conclusions globalisantes et études de cas précises. D'une part, l'auteur fait preuve d'une volonté louable d'élargir la réflexion au-delà de la triade de sites généralement étudiée (soit Ostie, Pompéi et Herculanium) et par là-même d'obtenir un corpus suffisamment conséquent pour en étudier les tendances globales.<sup>5</sup> D'autre part, tout au long de l'ouvrage l'auteur accorde une importance plus marquée à Pompéi en raison de la richesse des données et de leur degré de conservation

---

1 C. Holleran, *Shopping in ancient Rome* (Oxford 2012).

2 N. Monteix, *Les lieux de métier: boutiques et ateliers d'Herculanium* (Rome 2010); M. Flohr, *The world of the fullo: work, economy, and society in Roman Italy* (Oxford 2013).

3 J. Schèvevaert, *Les boutiques d'Ostie: l'économie urbaine au quotidien* (Rome 2018), publié après la sortie de l'ouvrage commenté ici.

4 T. Amraoui, *L'artisanat dans les cités antiques de l'Algérie* (Oxford 2017).

5 On peut cependant regretter que la Gaule soit représentée presque exclusivement par des occurrences situées dans la province de Narbonnaise. Voir, par exemple, pour la Gaule Lyonnaise, E. Delaval, "Formes d'habitat collectif à Lyon et Vienne en milieu artisanal et commercial," *Revue du Nord* 343 (2001) p. 35-48, ou P. Chardon-Picault et M. Pernot (edd.), *Un quartier antique d'artisanat métallurgique à Autun (Saône-et-Loire). Le site du Lycée militaire* (DAF 76, 1999); pour la Gaule Aquitaine, A. M. Jouquand, "Des ateliers et des boutiques en bordure d'un complexe monumental (thermes, forum?) à Poitiers à la fin du III<sup>e</sup> s. apr. J.-C.," in P. Chardon-Picault (ed.), *Aspects de l'artisanat en milieu urbain* (RAE Suppl. 28; Dijon 2010) p. 75-83; pour les Germanies, F. Lanthemann, "Archéologie des espaces commerciaux. L'exemple des 'maisons longues' durant le Haut-Empire. Panorama historique et implications politiques," *Annales de la recherche urbaine* 108 (2013) p. 36-45; S. Ammann et P.-A. Schwarz, *Eine Taberna in Augusta Raurica: ein Verkaufsladen, Werk- und Wohnraum in Insula 5/9* (Forsch. in Augst 46, 2011).

permettant des observations quantitatives et qualitatives plus poussées. Ces données ont tendance à dominer la réflexion et il n'est pas toujours facile pour le lecteur d'isoler les réalités pompéiennes, marquées par des évolutions urbaines très spécifiques, des conclusions plus générales vers lesquelles tend l'auteur.

Le vaste arc temporel pris en considération s'étend principalement du II<sup>ème</sup> s. av. J.-C. à la fin du II<sup>ème</sup> s. après, et permet d'individualiser des évolutions significatives au sein du panorama diachronique proposé par l'auteur à l'échelle du monde romain. Les évolutions plus tardives des III<sup>ème</sup> et IV<sup>ème</sup> s., permettant d'évoquer les processus d'abandon ou de continuité d'occupation des locaux économiques dans des contextes de déclin, plus ou moins marqué, des centres urbains sont rapidement traitées à la fin du chapitre 6.

### *Les critères de reconnaissance*

Dans le chapitre 2, l'auteur prend soin de présenter les critères retenus pour identifier les locaux de vente. Pour lui, la large ouverture sur rue, qui place la boutique à l'interface avec les espaces de circulation, est déterminante. L'indice archéologique du seuil à rainure, bien reconnu à Ostie ou dans les cités vésuviennes,<sup>6</sup> est pris en considération. S'il faut rappeler ici que la présence d'un mode de fermeture modulable est loin d'être observable uniformément à l'échelle de l'empire (soit qu'un autre système soit employé, comme les portes simples ou à double-battant; soit que les matériaux employés ne nous permettent pas de telles observations, notamment dans le cas de seuils en bois sous la forme de négatifs de sablières), c'est bien l'accessibilité des locaux et leur lien fort avec les espaces de circulation qu'il me paraît cohérent de définir comme critère minimal de reconnaissance.

Le propos se voulant synthétique, il s'agit ici non pas de présenter de manière exhaustive les réalités du commerce de détail mais bien de se centrer sur la *taberna*, dont l'étymologie est évoquée en début de chapitre comme cadre principal de l'économie urbaine. L'auteur justifie ainsi son choix de ne pas évoquer les *macella* ou les petits entrepôts urbains, bien qu'ils soient des maillons importants de la chaîne du commerce de proximité. En outre, l'auteur se refuse à inclure les faciès mobiliers dans son raisonnement. On peut apprécier la discussion méthodologique proposée aux pages 76-83 : l'auteur souligne ainsi le degré très relatif de confiance que l'on peut accorder aux artefacts, qu'ils soient difficilement contextualisés (notamment dans le cadre des fouilles anciennnes), ou qu'ils le soient mais avec le risque qu'il s'agisse de déchets d'activités ayant eu lieu ailleurs que dans la boutique elle-même. L'auteur ancre son raisonnement ici encore sur le cas particulier des cités vésuviennes.<sup>7</sup> C'est uniquement grâce au soin attentif porté au contexte stratigraphique que l'on pourra être en mesure de distinguer des artefacts retrouvés en position secondaire dans la boutique (remblais, niveaux de construction) des objets qui ont réellement été utilisés lors des phases de fonctionnement du local (niveaux de sol, niveaux de démolition non perturbés). C'est en adoptant cette approche que Ellis avait pu, au sein d'une précédente synthèse,<sup>8</sup> réinterpréter les découvertes monétaires stratifiées dans les locaux pompéiens, plus révélatrices des activités de construction que de pertes au cours d'activités de vente, au vu des contextes de découverte. Le propos peut alors être nuancé. Si les faciès mobiliers seuls ne peuvent être synonymes d'une fonction commerciale tant les processus d'évacuation des déchets, de nettoyage des sols et de perturbation pendant les phases de réaménagements sont courants dans l'histoire stratigraphique d'une boutique-atelier, c'est bien le croisement des critères qui permet avant tout d'éclairer les identifications des commerces et de leur nature. En complément des critères architecturaux et de l'observation des aménagements

---

6 Souigné également par A. Mac Mahon, *The taberna structures of Roman Britain* (Londres 2003) p. 91-99 ou Schœvaert (supra n.3) p. 55-62.

7 Il revient ainsi sur la signification des découvertes de mobilier à Pompéi et remet en cause le concept du "Pompéii premise" à la suite de P. Allison, "Artefact assemblages: not 'the Pompeii premise'," in E. Herring, R. Whitehouse et J. Wilkins (edd.), *New developments in Italian archaeology; papers of the 4th conf.* (Londres 1992) vol. 3, p. 49-56.

8 S. Ellis, "Re-evaluating Pompeii's coin finds: monetary transactions and urban waste in the retail economy of an ancient city," in M. Flohr et A. Wilson (edd.), *The economy of Pompeii* (Oxford 2017) p. 293-327.

internes, les assemblages de mobilier, qu'ils soient spécifiques à une activité productive (métallurgique, alimentaire, etc.) ou qu'ils témoignent du geste de la vente (poids et mesures, monnaies), me paraissent jouer un rôle indispensable dans la compréhension des logiques économiques. Il est particulièrement porteur de sens en Gaule où les vestiges de structures de travail permettant d'identifier une activité commerciale font parfois défaut et où la spatialisation des artefacts peut parfois seule nous renseigner sur la nature des activités.<sup>9</sup>

### *Du général au particulier : l'examen des "bars"*

Si l'ambition de cet ouvrage est de proposer un raisonnement sur les locaux de vente en général, l'auteur affirme un intérêt particulier pour les commerces alimentaires — et notamment ceux qui proposent une vente de denrées liquides. Il s'agit des "bars" qui ont déjà été au cœur de ses recherches en 2004 et qu'il recense au nombre de 163 à Pompéi. Il dégage deux structures archéologiques clé — le comptoir et le foyer, inséré ou non — à la base d'une typologie appliquée au cas pompéien.<sup>10</sup> La présence d'un comptoir paraît cependant problématique : d'une part, toutes les boutiques avec comptoir ne sont pas forcément orientées vers l'alimentation (notamment en cas d'absence de *dolia*) et tous les commerces alimentaires ne disposent pas obligatoirement d'un comptoir maçonné. Ces contradictions sont bien relevées par l'auteur. Il faut ajouter que les comptoirs à *dolia* ne semblent pas toujours contenir des denrées liquides, comme l'a souligné N. Monteix.<sup>11</sup> Ellis souligne l'intérêt de telles structures maçonnées, en s'interrogeant sur leur localisation, leur forme, les aménagements qu'elles comportent ainsi que leur décoration.

Il est indiqué ici (p. 48) qu'aucun comptoir n'est conservé dans les cités de la Vallée du Rhône : même si les attestations archéologiques sont effectivement rares, plusieurs occurrences de soubassements maçonnés à l'entrée des locaux, parfois en débordement sur la rue, peuvent en constituer des indices. La présente réflexion intègre également leurs équivalents en matériaux périssables, interprétés ici comme un signe de baisse de confiance et d'investissement dans les infrastructures de vente. Au vu d'un choix récurrent pour les matériaux périssables dans l'architecture et les aménagements internes des lieux de métiers en Gaule, on peut pour- tant les supposer nombreux toutes époques confondues, soit qu'ils n'aient pas laissé de traces, soit qu'ils nous soient parvenus sous la forme d'alignements de structures en creux.

C'est donc essentiellement par le biais des commerces alimentaires que l'auteur base son discours sur le commerce de détail, puisque ce type d'activités a laissé des traces archéologiques identifiables et que le cas pompéien semble illustrer particulièrement leur dynamisme. La mention d'autres natures de commerce, associées notamment à une production sur place (textile, métallurgique), reste anecdotique au sein de l'ouvrage.

### *La notion d'investissement commercial*

Dans le chapitre 3, Ellis propose un raisonnement sur la localisation des commerces, à l'échelle de la ville mais surtout de l'environnement architectural de l'îlot. La tendance à oblitérer la vision diachronique et évolutive de l'occupation économique donne souvent l'impression

---

9 Cette approche a permis, par exemple, à M. Demierre, dans *Caractérisation des assemblages métalliques d'une agglomération celtique. Le centre-ville de l'oppidum de Corent (Puy-de-Dôme, France)* (Montagnac 2019), de caractériser les bâtiments et l'évolution des spécialisations de lieux de métier dans les différents quartiers de l'oppidum de Corent. Il en va de même quant à la localisation d'activités de vente associées à des étals en matériaux périssables sur les places de marché de Sainte-Colombe (fouille Archeodunum 2017 sous la direction de B. Clément) ou de Clermont-Ferrand (ZAC de Jaude Ouest); voir C. Galtier *et al.*, "Une place publique à Augustonemetum (Clermont-Ferrand, Puy-de-Dôme): apports de l'*instrumentum*," in S. Raux, I. Bertrand et M. Feugère (edd.), *Actualité de la recherche sur les mobiliers non céramiques de l'Antiquité et du Haut Moyen-Âge* (Montagnac 2012) p. 33-59, grâce à la concentration de petits poids en plomb et de monnaies.

10 Cette typologie combine deux critères, celui de la forme du comptoir et celui de la configuration spatiale du local, là où Monteix (supra n.2) p. 113-27 faisait reposer son classement uniquement sur le type d'aménagement de stockage et de cuisson associé au comptoir.

11 Monteix *ibid.* p. 102.

d'un plan d'urbanisme uniforme: en réalité, les décisions de construction ou d'attribution de fonctions commerciales à des locaux évoluent au rythme des développements urbanistiques des villes et des volontés d'investissement de la part des élites dans le secteur économique. C'est ce que cette étude, grâce à la vision sur le temps long qu'elle propose, permet de démontrer, entre autres.

L'auteur s'efforce de voir l'envers du décor et discute des motivations à l'origine de l'investissement commercial. Il critique l'idée que seule la recherche du profit — qu'il soit issu de la vente des produits ou de la location du local lui-même — aurait gouverné l'installation de nouveaux commerces de proximité. Selon lui, les activités de vente de proximité ne suffisent pas à générer un profit suffisant, notamment si celles-ci impliquent un homme de métier indépendant. Les revenus tirés de la vente à l'échelle d'un seul local n'en feraient pas une entreprise assez lucrative, en comparaison des frais issus de la location du local en question et du coût lié au fonctionnement du commerce. Quelques commentaires peuvent être ajoutés. On connaît en effet des cas d'endettement des artisans-commerçants en raison de loyers trop élevés.<sup>12</sup> Les investissements nécessaires pour le fonctionnement d'un commerce (matières premières, produits finis revendus, outils, personnel) sont également à prendre en compte. Ces frais sont toutefois à nuancer dans certains cas (participation financière possible du *dominus*, location "toute équipée" des *tabernae publicae*, contribution du client lui-même à l'apport de matières premières dans le cadre de certaines commandes privées). On peut rappeler également que le *tabernarius* est à même de diversifier ses sources de revenu en étant intégré dans des échanges à longue distance ou dans des activités de commerce ambulants.<sup>13</sup>

L'auteur rappelle ici que les élites sont des acteurs majeurs du commerce de détail, par le biais de la *locatio-conductio* ou de la *praepositio*, contrairement à E. Mayer,<sup>14</sup> qui insistait davantage sur l'existence des marchands et commerçants comme classe sociale à part entière et à la tête de leurs propres lieux de métier. Ellis voit dans les motivations politico-sociales des élites un des critères à l'origine de leurs investissements. Les *tabernae* permettaient probablement la mise en valeur des élites et affirmaient leur représentativité, notamment par le biais des affranchis placés à leurs têtes en tant qu'*institores*, bien plus qu'elles ne les gênaient.<sup>15</sup> Le cas plus problématique des complexes indépendants est ici évoqué : il paraît plus difficile de les mettre en lien avec des propriétaires déléguant la gestion de leurs "entreprises". Les bâtiments économiques indépendants ou les files de boutiques déconnectées des *domus* sont bel et bien des réalités du paysage économique dans d'autres centres urbains que Pompéi. A titre d'exemple, les colonies de Lyon et Saint-Romain-en-Gal en proposent de nombreuses occurrences, notamment à partir de la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. Il faut toutefois rappeler que les liens de propriété sont loin de découler uniquement des liens topographiques. Identifier le statut du propriétaire ainsi que le mode de gestion d'une boutique ou d'un ensemble commercial à partir des seules sources archéologiques reste hasardeux.

En définitive, il paraît difficile d'apporter une explication de portée globale au vu de la grande diversité des stratégies d'investissement qui dépendent de critères topographiques et juridiques variés et de l'état de conservation hétérogène des vestiges qui, bien souvent, ne permet pas d'interpréter les liens entre l'officine et son environnement. L'auteur s'est efforcé

---

12 N. Tran, *Dominus tabernae: le statut de travail des artisans et des commerçants de l'Occident romain* (Rome 2013) p. 48; W. Broekaert et A. Zuiderhoek, "Capital goods in the Roman economy," in P. Erdkamp, K. Verboven et A. Zuiderhoek (edd.), *Capital, investment, and innovation in the Roman world* (Oxford 2020) p. 134-35.

13 Tran *ibid.* p. 288-309.

14 E. Mayer, *The ancient middle classes: urban life in the Roman Empire 100 BC - 250 AD* (Cambridge 2012).

15 À la suite de A. Wallace Hadrill, "Elites and trade in the Roman town," in J. Rich et A. Wallace Hadrill (edd.), *City and country in the ancient world* (Londres 1991) p. 241-72, ou D. Robinson, "Re-thinking the social organisation of trade and industry in first century AD Pompeii," in A. Mac Mahon et J. Price (edd.), *Roman working lives and urban living* (Oxford 2005) p. 88-105, Ellis fait le lien entre le commerce de détail et les élites, en soulignant, entre autres, l'implantation très courante des boutiques en façade de *domus* et la mutualisation des structures de travail.

de proposer plusieurs pistes explicatives en s'appuyant sur les données pompéiennes; il fait preuve cependant d'un effort louable de nuance, qui parcourt d'ailleurs tout son ouvrage.

### *Une perspective diachronique et globale de l'économie urbaine : le cœur de l'ouvrage*

Le propos principal de l'ouvrage se développe en une réflexion en trois temps. Ceux-ci correspondent aux trois révolutions du commerce de détail que l'auteur a identifiées et dont il va chercher à comprendre les causes, en s'appuyant sur les données archéologiques issues de son corpus.

L'auteur définit la première révolution comme une phase de développement massif du commerce de proximité au II<sup>ème</sup> s. av. J.-C., en lien avec le développement des villes romaines à la même époque. La caractéristique fondamentale des boutiques est alors leur fonction productive : il s'agit de boutiques-ateliers. Les exemples de Pompéi (notamment les locaux spécialisés dans les salaisons de poisson de la Porta Stabia), Frégelles ou Délos sont mobilisés pour illustrer ce phénomène. Les raisons de cette émergence semblent être à la fois architecturales, économiques et démographiques. La densification urbaine et l'implantation de nouveaux îlots passe par la création de nouveaux axes de circulation, souvent dotés de portiques. Il nous paraît certain en effet que ce sont autant d'opportunités topographiques pour les boutiques dont l'accessibilité est une condition fondamentale, comme Ellis l'a souligné en début d'ouvrage. Le développement d'une architecture domestique normée via le modèle de la maison à *atrium* et à façade économique de part et d'autre du vestibule en constitue une autre.

La deuxième révolution correspond à la spécialisation de certains commerces durant l'époque augustéenne, notamment dans la vente de produits alimentaires. En conséquence, une forme particulière de local, marquée par la présence d'un comptoir maçonné en façade, a tendance à se développer. L'auteur indique que la fonction de vente semble désormais être privilégiée au sein des locaux : cette évolution est bien illustrée par les transformations que les boutiques de la Porta Stabia connaissent à cette époque. Il paraît cependant difficile de trouver parmi les autres sites du corpus des exemples suffisamment documentés sur le long terme pour pouvoir relever de telles évolutions. La pérennité de la multifonctionnalité des boutiques et de la coexistence des activités de vente et de production peut ainsi être notée à l'échelle des centres urbains de la Vallée du Rhône, d'après les observations tirées de ma synthèse régionale.<sup>16</sup> On peut toutefois mettre en lien le phénomène observé par l'auteur avec le développement contemporain de grands ateliers dédiés à la production et séparés des espaces de vente destinés quant à eux uniquement à la distribution.<sup>17</sup> De plus, le tissu urbain est devenu si dense qu'il est difficile de construire de nouveaux espaces pour les boutiques et que prime la tendance à transformer des espaces préexistants. L'auteur insiste sur le fait que la majorité des comptoirs pompéiens est datée de l'époque augustéenne, ce qui ferait bien correspondre ce phénomène de spécialisation à cette fourchette chronologique. Cette réflexion lui permet de réaffirmer, grâce au phasage précis permis par l'archéologie du bâti, que le développement des espaces commerciaux n'advient pas uniquement à partir des reconstructions suivant le tremblement de terre de 62 mais bien dès l'époque augustéenne.<sup>18</sup> Il élargit cette observation à l'ensemble de son corpus (par ex., Rome, Agrigente, Luna et Morgantina).

Enfin, la troisième révolution est décrite comme une phase d'homogénéisation de l'aspect des locaux de vente et d'émergence de complexes autonomes à la fin du I<sup>er</sup> s. de n.è. C'est à cette époque que les complexes économiques indépendants (avec une composante commerciale au rez-de-chaussée et des appartements à l'étage) se développent. L'homogénéisation des cellules économiques est particulièrement bien illustrée par l'exemple romain de la *Forma Urbis*. L'auteur met en lien la multiplication des rues bordées de boutiques avec l'incendie de 64 et la

---

16 M. Lépée, *Le commerce urbain de détail dans la Vallée du Rhône entre le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et la fin du III<sup>e</sup> s. apr. J.-C.* (Thèse de doctorat, Université Lyon 2 / Université de Lausanne, en cours).

17 Ce phénomène est souligné à l'échelle de l'artisanat des textiles par Flohr (supra n.2) p. 133.

18 A la suite de J. Andreau, "Histoire des séismes et histoire économique: le tremblement de terre de Pompéi (62 ap. J.-C.)," *Annales ESC* 28.2 (1973) et A. Wallace-Hadrill, *Houses and society in Pompeii and Herculaneum* (Princeton, NJ 1994) p. 122-29.

nécessité de reconstruire la ville, conduisant à la création de nouveaux codes de construction. Les raisons d'un tel phénomène paraissent cependant difficiles à mettre en évidence pour l'auteur, notamment dans le cas des provinces. On pourrait ajouter que cette standardisation va également de pair avec le développement du phénomène de location, de la subdivision des propriétés et de la construction d'étages, notamment dans les centres marqués par une forte densité d'occupation.<sup>19</sup> L'auteur ne manque pas de noter que l'application d'un modèle architectural et fonctionnel uniforme passe notamment par la mise en forme de l'entrée de la boutique et de son seuil. Le seuil à rainure, tel qu'il a été récemment étudié de manière exhaustive à Ostie par J. Schœvaert, se développe principalement durant cette phase et concerne ainsi 60 des 123 sites recensés par Ellis. De même, l'entrée placée du côté droit semble être un phénomène récurrent. Il n'est cependant pas toujours facile de dater des structures qui sont très souvent insérées ou désaffectées au cours des phases d'aménagement du local.

Le chapitre final fait office de synthèse et se penche sur la fonction des boutiques et le rôle du commerce de détail dans les sociétés antiques. On peut regretter que l'auteur centre à nouveau son propos exclusivement sur les commerces alimentaires.

## Discussion

C'est essentiellement à travers les trois chapitres précédemment cités que l'auteur apporte une vision diachronique particulièrement pertinente du commerce de détail. Il s'est donné pour tâche de dessiner des tendances générales et des conclusions applicables à l'échelle de l'empire. Son approche est cependant loin d'être déconnectée des études de cas et des données archéologiques, qui donnent toute la pertinence à son propos. Plusieurs plans interprétés des fouilles récentes de la Porta Stabia appuient la réflexion.

Une telle approche diachronique permet ainsi d'insister sur l'ubiquité des boutiques à travers les siècles et sur leur caractère évolutif. Elle semble particulièrement pertinente pour appréhender les paysages commerciaux, loin d'être figés mais s'adaptant à des moments de développement, de crise ou de ralentissement économiques en lien avec les échanges à longue distance et les évolutions des centres urbains. En outre, l'échelle restreinte du cadre architectural de la boutique se doit d'être au cœur d'un tel raisonnement : les locaux étudiés, de par les activités qu'ils abritent, ont tendance à conserver une enveloppe pérenne mais à connaître de nombreuses modulations internes. Ce sont les données stratigraphiques et l'archéologie du bâti qui le documentent et illustrent par là même la diversité des investissements dans les commerces de proximité, ainsi que des potentiels changements d'activité. On peut cependant regretter que seules les conclusions d'un tel raisonnement soient exposées, au détriment des arguments concrets qui en sont à l'origine : les travaux de Monteix à l'échelle des îlots III à VI d'Herculanum exposaient une lecture stratigraphique des différentes phases de construction au sein des boutiques en façade. Dans le cas de locaux qui connaissent de nombreuses reconstructions et évolutions, une chronologie fine paraît parfois plus pertinente que d'y plaquer un phasage général. L'ambition de synthèse affirmée par l'ouvrage paraît cependant incompatible avec un tel niveau de détail.

C'est cette volonté de globalité qui caractérise l'ouvrage : l'auteur relie un faisceau d'indices concordant à travers une vaste aire géographique (bien que les données pompéiennes aient tendance à orienter le discours) et est ainsi à même d'identifier des "révolutions" dans les pratiques et le cadre du commerce de détail, qui ne relèvent pas de réalités isolées mais bel et bien d'un processus global. Le terme fort de "révolution" choisi dès le titre a été régulièrement employé pour qualifier des phénomènes culturels,<sup>20</sup> historiques<sup>21</sup>

19 C'est le cas, par exemple, pour la ville haute de *Lugdunum* à partir du milieu du Ier s. apr. J.-C. :

B. Clément, "L'architecture domestique à *Lugdunum*," in M. Lenoble (ed.), *Atlas topographique de Lugdunum*, vol. 1. *Lyon-Fourvière* (RAEst Suppl. 47, 2018) p. 520.

20 G. Woolf, "The Roman cultural revolution in Gaul," in S. Keay et N. Terrenato (edd.), *Italy and the West: comparative issues in Romanization* (Oxford 2001) p. 173-86; A. Wallace-Hadrill, *Rome's cultural revolution* (Cambridge 2008).

21 R. Syme, *The Roman revolution* (Oxford 1939) ou R. Alston, *Rome's revolution: death of the Republic and birth of the Empire* (New York 2015), à propos de la transition entre la République et l'Empire.

ou économiques.<sup>22</sup> La multiplicité des niveaux de lecture, entre général et particulier, permet cependant à l'auteur de traiter également des phénomènes secondaires et des choix locaux. Il est également bien démontré que les trois phases observées témoignent d'évolutions sur le long terme qui obéissent à un rythme variable selon les sites. Tout cela amène à nuancer la notion même de révolution.

L'étude du monde socio-économique de la *taberna* est donc l'occasion pour l'auteur de s'intéresser aux critères partagés à l'échelle du monde romain que sont les processus à l'origine de la construction et du développement des boutiques, plutôt qu'à leur fonctionnement isolé et à la nature des activités commerciales elles-mêmes, qui ne sont pas uniformes et varient en fonction de l'arrière-plan économique local. La réflexion proposée s'attarde sur les indices archéologiques de l'évolution du cadre et des pratiques du commerce de détail plus que sur les causes des "révolutions" successives identifiées. L'auteur s'efforce de mettre en lien les logiques de la boutique avec celles de son environnement. Il insiste sur le rôle fondamental joué par les locaux de vente dans l'urbanisme romain. De telles réflexions de synthèse sur les paysages économiques ne pourront continuer à se développer que si les études archéologiques régionales et les publications de sites continuent à enrichir les *corpora*.

---

22 S. Kay, *Rome's economic revolution* (Oxford 2014).